

Title	Julien Benda entre le bellicisme et la philanthropie (1914-1920)
Sub Title	好戦的態度と博愛主義の狭間で：一九一四～二〇年頃のジュリアン・バンダ
Author	堀, 茂樹(Hori, Shigeki)
Publisher	慶應義塾大学藝文学会
Publication year	1999
Jtitle	藝文研究 (The geibun-kenkyu : journal of arts and letters). Vol.77, (1999. 12) ,p.267(218)- 278(207)
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	井口樹生, 高山鉄男両教授退任記念論文集
Genre	Journal Article
URL	<a href="https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00770001-0278">https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00770001-0278</a>

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

# Julien Benda entre le bellicisme et la philanthropie (1914-1920)

Par SHIGEKI HORI

On sait que le déclenchement de la guerre de 1914 a redonné une vigueur nouvelle aux journaux français de l'époque, notamment à leurs articles de forme éditoriale.

Ceux-ci étaient d'ailleurs signés de noms plus ou moins illustres : tandis que Georges Clémenceau déployait son talent à *L'Homme enchaîné*, les journalistes Alfred Capus et Gustave Téry s'occupaient respectivement de l'éditorial du *Figaro* et de celui de *L'Oeuvre*. Mais ce n'était pas seulement des journalistes professionnels qui tenaient les chroniques d'actualité ; y intervenaient également, et quasi quotidiennement, de nombreux publicistes et écrivains. Le cas le plus remarquable, et le plus remarqué à juste titre, était, bien sûr, celui du romancier Maurice Barrès. Ce dernier qui, à la suite de la mort de Paul Déroulède, avait été élu, le 12 juillet 1914, Président de la Ligue des Patriotes, s'en fit gloire et voulu "remplir le ministère de la parole, une des plus beaux, disait-il, en servant de lien entre les esprits et les âmes<sup>(1)</sup>". Il n'est certainement pas besoin de préciser que, dans presque tous ces éditoriaux et chroniques, le bien-fondé de la cause française allait sans dire et qu'il y était de règle d'exalter d'une manière ou d'une autre l'armée nationale.

Au milieu de ce phénomène qu'on a appelé plus tard "le bourrage de crâne", qu'écrivait Julien Benda, ancien dreyfusard ?<sup>(2)</sup> Car, lui aussi,

surtout après la faillite survenue en 1913 de la société de commerce qu'avait fondé son défunt père et dont il était resté actionnaire jusque-là, il avait commencé, ne fût-ce que pour gagner sa vie, à écrire beaucoup dans les journaux, notamment dans *Le Figaro*.

La première constatation qui s'impose, c'est qu'on trouve un peu partout dans ses écrits des années de la guerre et de l'immédiat après-guerre, des propos nettement critiques à l'égard du nationalisme exacerbé. En effet, Benda y dénonçait la glorification mystique de la nation personnifiée, le chauvinisme culturel, la montée d'un nationalisme fondé sur la fatalité raciale ou historique au lieu d'un patriotisme proprement français s'appuyant sur le consentement libre de l'individu. Il y déplorait aussi que, sous la pression des circonstances, on tendait à préconiser une politique exclusivement réaliste, à exalter la vie guerrière et, plus généralement, une morale pragmatiste, à instituer le culte de l'action pratique au détriment de l'intelligence désintéressée...<sup>(3)</sup> Bref, dès ces années-là, le futur auteur de *La Trahison des clercs* commençait à regretter l'abaissement des valeurs universelles et idéalistes qui, d'après lui, s'opérait sous ses yeux, au profit de valeurs nationales, étroitement réalistes.

Mais alors, Julien Benda fut-il de ceux qui, comme Jean Guéhenno par exemple, ont lu l'*Au-dessus de la mêlée* de Romain Rolland, publié en 1915, "comme une délivrance"<sup>(4)</sup> ? Loin de là. A la lecture de ce fameux livre, Benda semble avoir éprouvé une antipathie extrême. Nous verrons plus bas quelle était la critique qu'il lançait en direction de Romain Rolland. En tout état de cause, les textes qu'il a publiés pendant la guerre de 14-18 témoignent, malgré tout, du soutien ferme qu'il apportait à la cause de la France et de ses alliés. C'est que, dès lors que l'Allemagne eut violé la neutralité de la Belgique en lui lançant, le 3 août 1914, un ultimatum dont il savait que celle-ci ne pût l'accepter,

Benda a été convaincu que l'intérêt de sa patrie coïncidait cette fois avec la défense légitime du droit<sup>(5)</sup>.

Son patriotisme de plume était alors si manifeste que, dans un assez long article portant sur Benda et paru en 1921 dans *Le Flambeau*, Louis Dumont-Wilden remarqua en premier lieu que, chez Julien Benda, de même que chez l'immense majorité des Français, "l'instinct national et l'instinct de la justice se trouvèrent d'accord" et que, par conséquent, à la différence de lors de l'Affaire Dreyfus, "cette fois, M. Benda ne balança pas et ses articles au *Figaro*, commentaires idéologiques des événements, appliquent à la foi patriotique toutes les rigueurs ingénieuses d'un raisonnement de théologien<sup>(6)</sup>." Ce qui a fait que "l'ensemble de son oeuvre de guerre est de pure apologétique française", constate Dumont-Wilden. Sans doute, à condition de marquer une certaine réserve en ce qui concerne le qualificatif "pur", pourrait-on accepter ce constat sans trop de difficulté ; mais de là à partager l'analyse de ce critique, il y a un pas qu'on hésiterais à franchir. Car celui-ci affirme sans ambages que notre "dreyfusard passionné, l'"intellectuel" de 1900 a beaucoup réfléchi en ces quinze années", qu'il a compris que "cette ivresse orgueilleuse [de l'intellectuel du type dreyfusard] est pour l'intellectualisme lui-même un grand danger" et, qu'au choc de la guerre, il a enfin vu "de son oeil aigu d'analyste psychologue, où mène l'esprit critique quand il perd le sens social<sup>(7)</sup>."

Une telle analyse est plutôt surprenante aux yeux de tous ceux qui, comme nous, ont lu *La Trahison des clercs*, texte qui fut publié en 1927, c'est-à-dire moins de dix ans après la fin de la guerre de 14. Car, en effet, si Benda avait limité ou orienté son "esprit critique" par son "sens social", comme le disait Dumont-Wilden, il faudrait reconnaître qu'il avait alors belle et bien trahi la cléricature selon les critères mêmes qu'il a ensuite avancés dans *La Trahison des clercs*<sup>(8)</sup>. Et pourtant, à l'issue

de la Grande Guerre et jusqu'à la première moitié des années 20, certains commentateurs de la vie intellectuelle et littéraire en France étaient frappés par la curieuse et apparente coïncidence de la position de Charles Maurras et de celle de Benda en ce qui concerne tant la question de la défense nationale que l'attitude à prendre devant l'esthétique contemporaine<sup>(9)</sup>, et de ce fait, ils appréciaient Benda à peu près de la même manière que Dumont-Widen<sup>(10)</sup>. Il y a donc lieu d'enquêter sur la question de savoir 1° comment Benda a vécu cette épreuve morale que représentait la guerre de 1914 pour les intellectuels français de sa génération et, en particulier, 2° quels étaient le rôle et la responsabilité qui lui semblaient incomber au type d'homme qu'il allait appeler "clerc" quelques années plus tard. Pour ce faire, dans ce qui suit, nous allons observer de plus près les textes de Benda qui datent de la période ici en question.

\*

D'abord, il est remarquable que de façon générale, tout en écrivant dans les journaux et revues, Benda s'efforçait visiblement de garder toujours quelque recule par rapport aux événements et, au lieu de les commenter directement en faux expert, livrait calmement les fruits de sa réflexion personnelle provoquée par ces événements. Et, pour ce qui est du comportement d'autres écrivains, Benda renvoyait dos à dos les nationalistes qui tenaient des discours belliqueux (ex. : Maurice Barrès) et les pacifistes qui s'écriaient soudain aux ministres "faites de moi un soldat !" (Anatole France). Après quoi, il relevait chez les uns comme chez les autres "l'extraordinaire prétention qu'ils ont tous aujourd'hui d'être des hommes d'Etat<sup>(11)</sup>."

En vérité, a-t-il poursuivi, n'est-ce pas choquant de voir des gens

de lettres, c'est-à-dire des hommes qui valent par leur sensibilité ou encore, s'il sont de bons romanciers, par quelque connaissance des passions mondaines, donner leur avis chaque matin sur le conflit des Etats, en prononcer les causes, dicter la solution qu'il faudra qu'on lui porte ? ... Il m'a été permis, il n'y a pas longtemps, de voir un album où une jeune dame depuis seize mois demandait à des hommes célèbres d'écrire quelque pensée. Un auteur dit léger [Georges Feydeau], pour l'esprit de qui mon estime n'a fait que s'accroître, avait écrit : "En ces heures graves, l'auteur que je suis perd ses droits." Est-ce qu'en toute convenance tel "peintre du coeur de la femme" ou tel "amant de Tolède" n'en devrait pas dire autant ? <sup>(12)</sup>

Ainsi, Benda contesta à des Barrès le droit d'exercer "le ministère de la parole" sur "le mode sérieux", tout en leur reconnaissant que parler de la guerre "sur le mode lyrique, c'était proprement leur fonction<sup>(13)</sup>." Or, à ses yeux, si le lyrisme patriotique était fort bien acceptable puisque, d'après lui, la cause des Français se confondait présentement avec celle du droit violé, le lyrisme internationaliste, lui, était particulièrement insupportable dans les circonstances et pour la même raison. D'où sa réaction violente contre Romain Rolland.

Aussitôt qu'*Au-dessus de la mêlée* fut publié en volume en France, Benda l'a attaqué dans deux revues : *Le Mercure de France*<sup>(14)</sup> et *L'Opinion*<sup>(15)</sup>. Au fond, les reproches qu'il a formulés se laissent résumer en deux points : d'une part, dit Benda, 1° en dépit de la prétention de s'abstraire des passions terrestres en s'élevant "au-dessus de la mêlée", le livre de R. Rolland est d'un lyrisme pur ou, pour mieux dire, d'un sentimentalisme exempt de tout esprit critique, si bien qu'il confond la justice avec l'amour en ignorant que la justice est acte d'intelligence ; et

d'autre part 2° l'auteur de ce livre croit à tort remplir la mission de l'intellectuel en enveloppant systématiquement dans la même flétrissure les Allemands et les Français (ou ses alliés). Or, quant à Benda lui-même, il soutenait au contraire qu'un des rôles de l'intellectuel était de discerner où se trouvait la justice et de le dire sans se soucier de la fausse impartialité, sans avoir peur de paraître unilatéral<sup>(16)</sup>.

Vous développez, écrivait Benda dans sa *Lettre ouverte à M. Romain Rolland*, que vous ne savez qu'aimer, que votre ennemi est votre frère, que le rôle de l'intellectuel est d'unir ; vous vous jetez, — dernière Sibine, — entre deux camps où votre coeur est pris. Tout cela est fort beau mais n'est pas la question. (.....) Pour ce qui est du rôle de l'intellectuel, souffrez qu'on vous rappelle que les plus hautes intelligences n'ont pas cru manquer à elle-même en proférant parfois les paroles les plus dures si elles semblaient justes : "Ultimi barbarorum !", a dit un jour à des méchants, — et sans ambages, sans insinuer que les autres ne valent pas mieux, — un homme [Spinoza] qui avait peut-être autant de droits que vous au nom de l'intellectuel, encore qu'il l'ait dit moins. (.....) Vous êtes un ange fieffé<sup>(17)</sup>.

Au-delà de Romain Rolland, la flèche lancée par Benda visait également la figure de Léon Tolstoï, en tant que celui-ci apparaissait aux yeux de Benda comme un apôtre influent de la non-résistance au mal. Mais pour atteindre la nouvelle cible, il a fallu pour ainsi dire que Benda ajustât la lancée de sa flèche. Ayant échappé aux besoins de la polémique, Benda s'approcha alors davantage, semble-t-il, des points essentiels de sa propre pensée. Les reproches qu'il adressa à Tolstoï sont, là encore, au nombre de deux : 1° la morale de l'amour qu'incarne

Tolstoï et dont se réclame la thèse de la non-résistance au mal, “c’est le plus souvent la passion s’employant, sous la forme de l’amour, à faire taire l’esprit de rigueur détesté et qui a pour effet de retarder le règne de la justice sur terre” ; 2<sup>o</sup> faute de marquer nettement “la distinction entre les conditons du salut éternel et celles de l’existence d’une société temporelle”, Tolstoï se trouve dans “cette confusion grossière et mille fois dénoncée qui est de croire qu’un principe, parce qu’il pourvoit, pense-t-on, à la sainteté d’une âme et à son acquittement devant le tribunal de Dieu, est propre, par ce seul fait, à assurer le bon fonctionnement d’une société terrestre<sup>(18)</sup>”. Contre ce tolstoïsme, Benda est allé jusqu’à dire en 1917 :

Le tolstoïsme, au fond, est frère du nietschéisme : tous deux placent au sommet des valeurs morales l’exercice effréné de la vie, l’Allemand sous forme d’orgueil, le Russe sous forme d’amour ; tous deux sont également éloignés de la moralité socratique, pour le maintien de laquelle nous luttons aujourd’hui, qui est règlement du coeur et sévérité<sup>(19)</sup>.

Par où l’on voit que Benda concevait alors l’intellectuel comme quelqu’un qui, parfaitement conscient de “la distinction entre les conditions du salut éternel et celles de l’existence d’une société temporelle”, cherche à maintenir “la morale socratique” sur la terre.

Cependant, la guerre était là. La patrie, la France, était en danger. Dans une plaquette publiée en 1918, *Le Bouquet de Glycère*<sup>(20)</sup>, Benda fit dialoguer, dans une situation de guerre, un vieux philosophe et un jeune citoyen qui était jusque-là son disciple préféré. Résumons l’histoire :

Nous sommes dans l’antique Hellade. La guerre étant déclarée, déjà



l'ennemi assiège la cité. Le vieux philosophe Callicrate est chez lui, où survient Iphiclès, son disciple, tout équipé pour le combat. Celui-ci accuse violemment son maître en le tenant pour *le* responsable de la crise grave et actuelle de la patrie. Car c'est Callicrate qui, depuis de longues années, a appris à ses contemporains "à ne vénérer de l'activité humaine que les hautes régions claires et désintéressées, les purs ciel de l'art et la science."<sup>(21)</sup> Résultat : l'ennemi séculaire va s'abattre sur le pays. Si toute une jeunesse va mourir sur les champs de bataille, c'est la faute du vieux philosophe. Celui-ci se défend mollement, atterré par une responsabilité qu'il ne songe point à nier. Mais, lorsque son disciple l'assure que jamais le temps ne viendra où, en toute sécurité, les peuples auront le loisir de s'adonner aux activités purement intellectuelles ou artistiques, Calicrate se rebiffe : quoi ! l'unique souci des hommes serait toujours de s'occuper de la défense du pays ? Il estime s'être laissé accuser injustement, car, pour lui, "la mesure de la valeur de l'être n'est pas dans la puissance qu'il a de se conserver"<sup>(22)</sup>." La seule chose qui compte vraiment, c'est non pas la longueur, mais la qualité de l'existence !

O ma patrie, s'écrie Callicrate, si tu dois périr sous le rage de ces fauves, tu périras au terme le plus parfait d'intelligence et de sentiment où soit jamais montée l'humaine matière ; éternelle du fait seul d'avoir *été* cette perfection, ne l'eusses-tu *été* qu'une heure ; et moi, si, comme ils disent, je fus l'une des mille forces qui t'ont portée en ce divin degré, j'ai bien mérité de toi et m'assoierai un jour au banquet de l'Empyrée<sup>(23)</sup>.

A nouveau convaincu et ému par les propos de son maître, mais toujours résolu à assumer le devoir du citoyen, Iphiclès déclare son

attachement à la vie idéale avant de s'en séparer "pour épouser la haine hideuse, productrice de force et de salut ! <sup>(24)</sup>"

Que ton coeur, qui sait tout comprendre, nous garde son amour au milieu de nos démenes, et rappelle-toi toujours quelles furent nos larmes au moment de te laisser ! Adieu, raison chérie et trois fois vénérée ! Puissent nos enfants être plus heureux que nous !

Et, ramassant ses armes, il s'encourut vers le rivage, agitant sa lance dans les airs et poussant de grands cris, comme un amant de la guerre<sup>(25)</sup>.

Que représentent ces deux personnages ? Callicrate n'est certainement pas un écrivain nationaliste comme Barrès. Il ne ressemble pas non plus au pacifiste susceptible de se transformer soudain en soldat de la patrie. Il n'est pas pour autant un apôtre dans le sens de Maurras, ni dans le sens de Romain Rolland. Est-il un "spectateur" immobile ? Non, il s'est mobilisé pour une action morale, éducative. Il a assumé un rôle ("prêtre sublime de la raison<sup>(26)</sup>"). Quant à Iphiclès, son disciple, ils'arrache au rêve de vivre pour les valeurs éternelles afin d'assurer l'existence de la patrie : il est citoyen armé. On voit ici s'esquisser la division des fonctions, chère à l'auteur de *La Trahison des clercs*.

\*

A la fin des *Sentiments de Critias*<sup>(27)</sup>, recueil de textes publié en 1917, Benda a évoqué l'idée selon laquelle le philosophe doit savoir souhaiter le triomphe de certaines idées qu'il abhorre personnellement, lorsqu'il les juge conformes aux intérêts de la patrie. "La philosophie lui avait appris à demander ses raisons de vouloir à autre chose qu'à ses goûts personnels<sup>(28)</sup>", écrit Benda. Souhaiter au profit du pays le succès de

telles ou telles idées n'implique pas de donner l'adhésion à ces idées. Oui, il est certes permis de dire avec Louis Dumont-Wilden que notre "dreyfusard passionné, l'"intellectuel" de 1900 a beaucoup réfléchi en ces quinze années". Mais, ce qu'il a appris, ce n'est pas faire obéir son "esprit critique" à son "sens social" acquis, mais justement le hiatus irréductible et tragique qui existe entre les deux. Les exigences du réel et le maintien des idéaux : au sein même de cette dualité, le rôle des "philosophes", des "intellectuels", bref des "clercs", qui ont la volonté de contribuer à l'instauration d'une vie spirituellement meilleure entre les hommes, c'est, selon le Julien Benda des années ici en question, précisément de s'employer à l'amélioration morale de l'humanité sans qu'ils ne suppriment ni l'un ni l'autre des termes de ladite dualité.

Dans un article qu'il publiait dans *Le Figaro* du 26 février 1919 et qu'il intitulait "Ni ange ni bête<sup>(29)</sup>", Benda a renvoyé dos à dos la croyance (largement partagée dans le camps démocratique, dit-il) que l'homme est naturellement bon et la position selon laquelle la méchanceté de l'homme est incurable. D'après lui, "nous ne sommes ni ange ni bête", nous sommes "perfectibles<sup>(30)</sup>". Ainsi, ce fut en s'appuyant sur une telle conviction *humaniste*<sup>(31)</sup> que, dans l'épreuve de la guerre, Julien Benda a pris position, comme on vient de le voir, entre le bellicisme et la philanthropie de l'époque. Ce qui revient à dire que la perfectibilité de l'homme est la condition *sine quoi non* de la "cléricature" telle que le Benda des années 1914-1920 la concevait sans la nommer expressément.

#### Notes

- (1) BARRES, Maurice : *Chronique de la grande guerre*, Plon, 1918, tom. I, p. 20.
- (2) Nous allions dire : "dreyfusard atypique". Voir notre article : "Julien Benda, dreyfusard atypique (1998-1900)", *The Geibun-kenkyu*, No. 74, 1998.

- ( 3 ) Voir notamment BENDA, Julien : *Billets de Sirius*, Le Divan, 1925.
- ( 4 ) GUEHENNO, Jean : *La Mort des autres*, Grasset, 1965, p. 108.
- ( 5 ) Cette conviction ne quittera jamais Benda. Voir son *Régulier dans le siècle*, Gallimard, 1937, pp. 138-139.
- ( 6 ) DUMONT-WILDEN, Louis : “Julien Benda ou l'idéologie passionnée”, *Le Flambeau*, 31 mars 1921, p. 395.
- ( 7 ) *Ibid.*, p. 394.
- ( 8 ) BENDA, Julien : *La Trahison des clercs*, Grasset, 1927.
- ( 9 ) Cf. Id. : *Belphegor*, Emile-Paul, 1918.
- ( 10 ) Voir entre autres BOURQUIN, Constant : *Julien Benda ou le point de vue de Sirius*, 1925.
- ( 11 ) BENDA, Julien : “Feuillets (1914-1915)”, *Le Mercure de France*, 16 févr. 1916, pp. 601-602.
- ( 12 ) *Ibid.*, p. 601
- ( 13 ) *Ibid.*, p. 602, note en bas de page.
- ( 14 ) *Ibid.*, p. 610-611.
- ( 15 ) BENDA, Julien : “Lettre ouverte à M. Romain Rolland”, *Opinion*, 19 févr. 1916, pp. 169-170.
- ( 16 ) *Ibid.*
- ( 17 ) *Ibid.*, p. 169.
- ( 18 ) BENDA, Julien : “En marge d'une confession”, *Le Figaro*, 30 nov. 1917.
- ( 19 ) *Ibid.*
- ( 20 ) BENDA, Julien : “Callicrate ou la furie intellectuelle”, *Bouquet de Glycère*, Emie-Paul, 1922.
- ( 21 ) *Ibid.*, p. 26.
- ( 22 ) *Ibid.*, p. 35.
- ( 23 ) *Ibid.*, pp. 35-36.
- ( 24 ) *Ibid.*, p. 36.
- ( 25 ) *Ibid.*, p. 37.
- ( 26 ) *Ibid.*, o. 36.
- ( 27 ) BENDA, Julien : *Les Sentiments de Critias*, Emile-Paul, 1917.
- ( 28 ) *Ibid.*, p. 265.
- ( 29 ) BENDA, Julien : “Ni ange ni bête”, *Le Figaro*, 26 févr. 1919.
- ( 30 ) *Ibid.*
- ( 31 ) Ici, nous employons le terme “humaniste” suivant la définition qu'en a proposée Tzvetan Todorov dans son essai récent, *Le Jardin impar-*

*fait* (Grasset, 1998). Est humaniste, selon Todorov, celui qui, en tant qu'homme, cherche le perfectionnement tout en renonçant à la perfection.